

Mons (FUCAM) 3 mars 2015 – « *Du silence à l'espérance. Une approche biblique du silence* »

**Au commencement était le verbe.** « Au commencement..., Dieu dit ». L'histoire du monde, depuis la création, est l'aventure d'un dialogue où Parole et silence sont en tension permanente. Dieu se cherche un partenaire. Ce rapport dialectique entre silence et parole revêt dans la Bible des formes et des nuances différentes suivant les phases du dialogue. Le silence, qu'il soit de Dieu ou de l'homme ou même du monde, revêt des significations tantôt négatives, tantôt positives, le plus souvent ambiguës. Il apparaît comme le contrepoint de la parole qui la relance, la conteste, l'ouvre à l'infini... Mon approche se limitera ici au champ de l'Ancien Testament.

À l'origine, la parole de Dieu n'a pas voulu tout envahir. Au septième jour de la création, Dieu s'est retenu pour laisser « parler » les créatures. Il s'est « tu ». Sa parole a triomphé des forces négatives du chaos en les refoulant mais celles-ci restent toujours une menace. La nuit ponctue le récit de Gn 1, et la mort surgit dès la création de l'homme en Gn 2. L'une et l'autre s'apparentent au silence. D'emblée, la parole de l'homme s'égaré, victime du serpent; sollicitée par Dieu, elle se perd dans la peur ou le bavardage – l'alibi, l'hypocrisie, le mensonge - : parole vaine ou silence vide. Envers ses semblables, la parole humaine n'est pas plus cohérente. Adam ne parle pas à Eve mais il parle d'elle à la troisième personne, tandis que Caïn répond à l'interpellation divine en tuant son frère. Noé, lui, ne s'adresse jamais à Dieu. Quant à l'univers de Babel, il est totalitaire, fermé à l'altérité et à la différence ; il exclut toute possibilité de dialogue parce qu'il réduit l'homme à une chose. En y intervenant, Dieu libère la parole, il l'ouvre à la diversité des langues et rend à l'homme sa responsabilité, sa capacité de « répondre ». Abraham en sera le premier bénéficiaire et le premier témoin.

Le père des croyants dialogue tant avec les autres qu'avec Dieu lui-même. Dès le récit de la vocation qui le fait « sortir » de son pays, la Bible ne raconte plus rien d'autre que l'aventure du silence et de la parole qui se cherchent. Le Dieu de la Bible est un Dieu qui parle, à l'inverse des idoles toujours muettes. Mais la parole divine ne s'impose pas ; elle s'offre en assumant le risque d'être reçue ou refusée. Le dialogue de l'Alliance se construira au cours de l'histoire comme un exode toujours renouvelé, un corps à corps où les partenaires, inégaux, demeurent en décalage. « Écoute » sera la norme fondamentale de ce dialogue (cf. Dt 6,4). Pourtant, l'homme peut aussi bien provoquer, anticiper que faire la sourde oreille ou refuser ; tandis que Dieu, lui, peut se dérober, « cacher sa face », attendre silencieusement pour réveiller le désir de le chercher. Tout au long de l'histoire biblique, la relation d'Alliance évolue ainsi à travers une alternance de révélations et de silences, le plus souvent tendus.

La prière des psaumes est un appel constant adressé à Dieu pour qu'il « ne soit pas sourd » ou « ne se taise pas » (Ps 28,1 ; 35,22 ; 39,13 ; 83,2 ; 109,1). Mais le psautier rappelle aussi que la vraie louange rejoint Dieu dans son silence originel et infini : « Pour toi la louange est silence (*d'îmyâh*), Dieu dans Sion » (Ps 65,2). L'homme trouve là son salut : « En Dieu le silence (*dûmyah*) de mon âme, de lui mon salut » (Ps 62,2). Ce silence, le psalmiste du psaume 21 prié par le Christ sur la croix, se plaint d'en être privé : « Mon Dieu, j'appelle tout le jour et tu ne réponds pas ; même la nuit, je n'ai pas de repos (de silence) ». Il ne s'agit pas ici de la détente du sommeil (comme on le comprend trop facilement), dont serait privé celui qui se plaint, mais du repos de la pleine communion à la vie de Dieu qui est silence. Jésus sur la croix dira le « Oui » définitif à cette « parole » qui retentit quand Dieu se tait. L'Alliance s'accomplit là, dans le silence : « Dieu est devenu comme silencieux dans la chair et la chair est devenue comme parole dans ce dialogue que Dieu lui offre ».

\* \* \*

**Les harmoniques du silence** dont résonne l'Ancien Testament sont multiples et subtiles. À partir du vocabulaire hébraïque, on peut en dégager différentes significations<sup>1</sup>.

- Le « silence » peut signifier l'inertie, le néant ou la mort ; il correspond alors à la racine *d<sup>o</sup>m<sup>o</sup>m* qui évoque le son émis bouche fermée ou le mutisme. Il est le silence d'avant la création en rapport avec la nuit, ou celui des idoles, du tombeau, des objets. Mais il dit aussi, comme dans les psaumes cités, le silence du vrai repos en la présence vivante du Dieu caché, impénétrable : un au-delà du silence...
- Le silence peut être aussi énergie, à partir de racines qui se traduisent par « couper, ciseler, travailler » (*h<sup>o</sup>sh<sup>o</sup>h* ou *h<sup>o</sup>r<sup>o</sup>sh*). C'est le silence de la promesse, de l'épreuve et de l'espérance, non pas passivité mais effort ou tension, comme une énergie prête à éclater et se déployer. Ce silence précède la révélation : silence « prophétique », lourd de promesse de salut ou de menace...
- Enfin et surtout, le silence, tant de Dieu que de l'homme, peut traduire le défi ou la contestation : quand il s'agit de l'homme, selon une racine qui signifie « lier », « muscler » (*'<sup>o</sup>l<sup>o</sup>m*), et quand il s'agit de Dieu, sous la formule « cacher sa face » (*haster panim*). Ce silence-là appartient au drame du dialogue de l'Alliance, entre promesse et réalisation ; au cœur de la relation « Je-Tu », il relève de la responsabilité personnelle. L'homme le vit comme un combat pour conquérir sa liberté. Dieu l'impose comme une pédagogie. De part et d'autre, il implique le risque et il ouvre à l'espérance. Jonas, Job, Abraham, Ezéchiel l'ont vécu.

### **Défi ou contestation**

Nous commencerons par cette troisième dimension - le silence de **défi** ou de **contestation** -, la plus courante, celle que chacun de nous peut connaître, presque au quotidien. Il faut en mesurer à la fois la difficulté et la chance. Quand l'homme se tait ou quand Dieu cache sa face et se fait sourd, le silence se vit comme un jeu ou un drame, tendu entre l'inertie, la passivité, d'une part, et la retenue de l'énergie qui se ramasse avant d'éclater d'autre part. Le drame d'**Ezéchiel** offre l'illustration la plus significative d'une telle attitude. Durant toute la première partie de son long ministère, le prophète, provoqué par la parole de Dieu, reste muet, comme stupéfait. Mais son mutisme est un signe. Ézéchiel l'a posé comme une protection ou une arme pour défendre sa liberté face au devoir impossible d'annoncer la parole de Dieu à ceux qui ne veulent pas l'entendre. Mais son silence, Dieu le transforme en la mission elle-même ; il l'impose à Ézéchiel comme une prophétie (*Ez 3,26 ; 24,27 ; 33,22*). La prédication du prophète sera muette aussi longtemps que durera le siège de Jérusalem. Ézéchiel doit se taire tant que Dieu se tait. Quand Israël subit la violence des assaillants, Dieu se retient ; il « lie » sa parole, il « cache sa face » à cause de l'infidélité de son peuple, jusqu'à ce que soient accomplies les menaces qu'il a proférées contre lui (*Ez 39,23.24.29*). Après la prise de Jérusalem, le prophète recommencera à prêcher. La parole resurgira mais, cette fois, en oracles de consolation et d'espérance (*Ez 40ss*). Ce silence qui « retient la parole » relève nécessairement du dialogue de l'Alliance. Pas d'écoute possible sans silence, et pas de parole de Dieu qui s'adresse à l'homme sans qu'elle le rejoigne là où il se tait pour écouter.

**Job** est un autre exemple de cette même expérience. Au plus profond de son malheur – dont il ignore qu'il est voulu non pas par Dieu mais par Satan –, privé de ses biens et même de sa santé, il refuse toute explication et rejette la justification morale et culpabilisante que ses amis lui en donnent; il repousse aussi la tentation de la mort volontaire présentée par sa femme. Il choisit de lutter avec Dieu dans un dialogue où celui-ci se tait obstinément. De là surgira finalement le mystérieux face à face d'une théophanie qui ne résout rien. Dieu se dévoile dans sa transcendance, dans sa souveraineté mystérieuse sur les secrets de la création et ses forces obscures. Au terme, Job déclarera pourtant: « Je ne te connaissais que par oui-dire mais maintenant, mes yeux t'ont vu » (*42,5*). L'affrontement au silence de Dieu l'a ouvert à « autre chose »,

<sup>1</sup> Cf. André NÉHER, *L'exil de la Parole, du silence biblique au silence d'Auschwitz*, Paris, Seuil, 1970, pp.39 et ss.

il a rencontré le vrai Dieu, caché dans les replis du monde et de l'histoire. Il sera finalement innocenté par Dieu mais tout est changé désormais. Les biens qu'il retrouve ne sont plus ceux qu'il a perdus.

La vie de la foi se résume dans ce jeu de dialogue, improvisé et imprévisible, tantôt paisible, tantôt – le plus souvent – tendu mais que le silence garde toujours ouvert. Car, dans le dialogue d'alliance, les phases de silence sont aussi des phases de « recueillement » d'où peuvent germer la consolation et l'espérance. La racine hébraïque qui traduit cette forme de silence quand il s'agit de l'homme, évoque l'action de « recueillir », « rassembler » ; elle s'utilise aussi pour désigner le geste de lier les gerbes de la moisson. Le silence relie et recueille ; il rassemble, au cœur de nos épreuves, ce qui a été fécondé par la parole de Dieu avant que nous puissions en goûter les fruits et nous en nourrir. Voilà pourquoi le silence porte en lui-même un rapport à l'espérance. Il soutient la fécondité de la Parole, comme l'auxiliaire indispensable de son action en nous. C'est le silence de Marie qui « recueillait tout dans son cœur » (Lc 2,51).

### **Mutisme ou mystère**

Mais le silence n'est pas que défi, il est aussi **mutisme**, **inertie** apparente, ou bien **mystère**. Un texte biblique majeur, incontournable, doit être évoqué ici. C'est le double récit de 1 R 18-19, qu'il faut lire comme un tout. Il s'agit de la confrontation d'Élie, d'une part avec les prophètes de Baal qui ne « répondent » pas (1R 18), et d'autre part avec Dieu qui se révèle dans « la voix d'un fin silence » (*qôl d'ê m'ô m'ô h d'ô q'ô h*) (1R 19,12). La racine *dmm* évoque le mutisme absolu, l'absence de réaction. La première scène se déroule sur le mont Carmel, la seconde à l'Horeb – le lieu même de la théophanie à Moïse - ; cette rencontre d'Élie avec Dieu projette une lumière décisive sur le silence en tant que mystère. La « voix d'un fin silence » révèle le vrai Dieu. Elle est le « lieu » où le Seigneur interpelle le prophète découragé pour le provoquer à l'action. Paradoxalement, Dieu parle sous les dehors du rien. En réalité, il n'était pas dans le feu venu incendier l'holocauste du Carmel en réponse à une seule invocation d'Élie, alors que les prêtres de Baal avaient multiplié en vain leurs prières. Cette réponse, pour fulgurante qu'elle ait été, n'a servi à rien. Dieu n'y a pas « parlé ». Pas plus que Baal n'a répondu aux bavardages qui lui étaient adressés. Mais Dieu est dans « la voix du silence ténu ». Il y parle véritablement. Le « silence » dont il s'agit ici est paradoxalement celui qui caractérise aussi le néant des idoles. Ce silence-inertie se retourne et change de signe. L'idolâtrie ambiante, vécue par Élie comme une absence de Dieu, se révèle être le lieu de sa présence ; désormais elle est une source d'énergie qui le propulse à nouveau vers son ministère, dans cette même terre paganisée. Dieu n'est étranger à rien. Le silence de la mort ou du vide peut s'avérer, lui aussi, lieu de rendez-vous et d'alliance. Dorénavant, le prophète ne devra plus le fuir mais au contraire y « retourner », s'y convertir, s'y plonger : « Va, retourne par le même chemin » (1R 19,15). Le silence se charge d'une valeur positive : il n'est pas seulement le lieu d'une théophanie, mais il devient aussi le point de départ d'une mission. Le prophète, qui s'y affronte et s'y enfonce, est appelé à collaborer à l'œuvre de Dieu en devenant le médiateur et le héraut de sa parole, désormais comme libérée. La voix du silence est lourde à la fois d'une révélation et d'un engagement dans l'action. Présence du vrai Dieu, organe de sa parole, elle porte l'espérance là même où Dieu semble absent.

**Isaïe** partage la même expérience au cours de la grande vision qui inaugure sa mission. Face à la gloire de Dieu qu'il voit trôner dans le temple, il s'écrie : « Malheur à moi, je suis perdu (*n'd'ê m'ê tî* : littéralement « je suis réduit au silence ») car mes yeux ont vu le roi Sabaot » (Is 6,5). Nul ne peut voir Dieu et demeurer en vie (Ex 34,20). « Le silence » qui tombe sur Isaïe est celui de la mort. Mais précisément à ce moment, un des « brûlants » qui entourent le trône de Dieu et proclament sans cesse sa sainteté, lui cautérise les lèvres avec une braise prise sur l'autel. Le feu de Dieu purifie la bouche du prophète pour en prendre possession. Le mutisme mortel où la vision de la gloire de Dieu a plongé Isaïe, ici aussi, change de signe et devient le point de départ de sa mission. Comme Élie, il entend la voix du Seigneur qui se cherche un émissaire : « Qui enverrai-je ? ». Sur sa réponse : « Me voici », lui aussi reçoit un ordre : « Va et dis à ce peuple... ». Le silence est le creuset nécessaire à l'éclosion de la parole.

### **Énergie prête à éclater**

Enfin, le silence peut être aussi, tant pour Dieu que pour l'homme, une **énergie** prête à éclater, portant en elle-même une violence, la tension de l'effort qui se bande. Job anéanti par la souffrance et sûr de son droit s'écrie : « Maintenant, je me tais (<sup>a</sup>h<sup>a</sup>rish) et je meurs » (*Jb* 13,19). Habacuc, lui, interroge Dieu douloureusement : « Pourquoi gardes-tu le silence (<sup>a</sup>h<sup>a</sup>rish) quand l'impie engloutit un plus juste que lui ? » (*Ha* 1,13). Et Isaïe : « Peux-tu te taire (<sup>e</sup>h<sup>e</sup>shèh) et nous humilier à l'excès ? » (*Is* 64,11). Dieu n'est pas indifférent au malheur de l'homme ; il y communique intimement et son silence est l'indice des ravages que lui-même subit aussi. Mais, à la fin des années d'exil, au moment où le prophète entrevoit « les choses nouvelles » que Dieu s'apprête à créer, il appelle le monde entier à se taire : « Îles, faites silence pour m'écouter... » (<sup>a</sup>h<sup>a</sup>rishû) (*Is* 41,1), car Dieu va s'expliquer sur son apparente impassibilité : « Longtemps j'ai gardé le silence, je me taisais, je me contenais (<sup>e</sup>h<sup>e</sup>shéti m<sup>e</sup>côl<sup>a</sup>m 'a<sup>a</sup>rish) comme la femme qui enfante... » (42,14). Avec son peuple, Dieu s'est laissé travailler, buriner par les événements, selon le sens premier des racines utilisées (<sup>a</sup>sh<sup>a</sup>h et <sup>a</sup>r<sup>a</sup>sh). Son silence ne signifiait pas l'indifférence mais plutôt l'attention extrême, la violence intérieure douloureuse de celui qui guette et se retient d'agir. Aujourd'hui, le prophète appelle tout l'univers à cet éveil muet et vigilant qui prélude au salut.

Un passage de *Sophonie* (3,17), énigmatique en hébreu et trop connu sous sa forme corrigée par la version grecque, s'éclaire dans ce contexte d'une lumière très suggestive. Il appartient aux oracles de promesses qui concluent le livre et annoncent la conversion des peuples, le triomphe final de Jérusalem et le retour des dispersés. Nous lisons toujours ce texte tel que la version grecque des LXX l'a corrigé ; il s'adresse à Sion : « Le Seigneur ton Dieu est au milieu de toi, héraut sauveur ! Il exultera pour toi de joie, il te *renouvellera* dans son amour, il dansera pour toi avec des cris de joie ». En réalité, selon l'hébreu, il faudrait lire non pas : « il te renouvellera » (racine *hdsh*), mais : « *il gardera le silence* » (racine *hrsh*). Les deux consonnes *r* et *d* s'écrivant en hébreu de façon presque semblable, traducteurs et éditeurs ont opté pour la correction par souci de ce qu'ils estimaient être la « logique » du texte, bien que la tradition hébraïque n'ait jamais varié sur ce point. Et pourtant, la mention du silence, dans ce contexte, est loin d'être absurde : quand viendra le salut annoncé par le prophète, Dieu exprimera son amour par son silence autant que par la danse et les cris de joie. Ce silence vibrant, attentif, réciproque, scelle l'Alliance pour toujours et accomplit la promesse des temps messianiques : le retour des exilés et le rassemblement définitif de toutes les nations dans la Jérusalem nouvelle. Ce silence-là est lourd de toute l'éternité.

L'histoire du salut peut ainsi se résumer en une aventure du silence : à travers le combat du « silence-défi » qui nous accompagne au quotidien, le « silence-inertie » auquel nous nous heurtons souvent sans le comprendre, se mue peu à peu en « silence-énergie » qui prévient et accomplit la fin des temps. Notre histoire est celle d'une espérance.

\* \* \*

### *Pour conclure*

**Un psaume (38/he 39)** rassemble, à lui seul, tous ces aspects du silence. Il met en scène un homme aux prises à la fois avec l'impie et avec sa propre fragilité. Devant le méchant, le psalmiste commence par « dire » sa décision : il va « bâillonner sa bouche » pour « garder son chemin sans laisser sa langue s'égarer » (littéralement : « loin des ratées de sa langue »), c'est-à-dire pour rester fidèle à Dieu sans se perdre dans le péché. Son silence est une retenue, choisie délibérément, qui le concentre en lui-même et le protège contre l'agression du mal. Trois mots à peu près synonymes en français évoquent ensuite, tour à tour, le silence de défi, le silence d'inertie et le silence d'énergie qui annonce le salut. Le psautier liturgique les traduit : « Je suis resté muet, silencieux, je me taisais mais sans profit ». Toutes les variantes du silence se mobilisent quand la fragilité de l'homme qui « n'est qu'un souffle » (*Ps* 38/39,6.12) se trouve aux prises

avec la violence du méchant. La formule : « Je me taisais sans profit » correspond à une expression hébraïque difficile à traduire (*h<sup>é</sup>h<sup>é</sup>shéti mittov*), que le grec comme le latin ont rendue presque littéralement ( *evsi.ghsa evx avgaqw/n., - silui a bonis*). La tradition patristique a compris : « Je me suis abstenu de parler même de bonnes choses ». Comme si du renoncement aux bonnes paroles naissait l'énergie cachée dans le silence. Comme si ce renoncement opérerait en celui qui se tait l'action qui coupe, taille ou laboure en vue du fruit à venir.

L'expérience du silence en tout cas, sous quelque forme que ce soit, confronte l'homme à lui-même dans sa fragilité et la brièveté de sa vie. Elle réveille en lui le feu intérieur qui l'amène à poser les questions essentielles. Elle l'accule à se tourner vers Dieu pour l'interpeler : « Maintenant, que puis-je attendre (*q'wy'ti*), Seigneur, elle est en toi, mon espérance » (*tôh<sup>é</sup>ti* - v.8). Cette phrase occupe le centre du psaume, entre le constat de faiblesse et la demande de délivrance. Le substantif traduit par « espérance » se retrouve dans les plaintes de Job ; à partir d'une racine qui signifie « tourner » ou « retourner » (*ihl*), il évoque une attente intense qui implique le danger d'une rupture, pour la vie ou pour la mort. En revanche, la racine du verbe rendu par « attendre » (*qwh*) dit la continuité du lien, la force de lier solidement ce qui doit l'être, d'où l'idée d'endurance et d'espoir. Le risque et la force d'espérer sont ainsi comme intérieurs à l'expérience du silence, car le silence de Dieu met radicalement en question le désir de l'homme : « Tu ronges comme un ver son désir » (v.12b). La fragilité de l'homme, c'est aussi son péché, ses révoltes qui ruinent sa capacité d'espérer. Le psalmiste appelle Dieu à l'aide, il implore sa délivrance et en revient à clamer son propos de se taire. Il choisit le mutisme, le silence de défi, la retenue volontaire qui laisse Dieu agir jusqu'au bout. « Je me suis tu (*n<sup>é</sup>l<sup>é</sup>m<sup>é</sup>ti*), je n'ouvre pas la bouche, car c'est toi qui es à l'œuvre... Tu redresses l'homme en corrigeant sa faute... » (v.10.12a).

Le dialogue de l'Alliance pourra reprendre. L'espérance habite l'affrontement à la fois violent et silencieux de l'homme avec lui-même et avec Dieu. Silence et fragilité réunis laissent toute la place à la puissance créatrice qui peut sauver. Le silence de Dieu est voulu comme un prélude au salut (v.13). Le psalmiste le supplie d'y mettre fin. Le rappel de sa vie passagère, de son statut d'étranger comme ses pères, est une prière intense lancée à Dieu pour qu'il transforme ses larmes en sourire et lui rende la sérénité avant qu'il ne soit trop tard... (v.14). On retrouve ici encore les accents propres à Job. Le silence de Dieu est une béance vers l'indicible. Prétendre le justifier ou l'expliquer est une impasse. Pire, c'est « mal parler de Dieu » (*Jb 42,7-8*). Le silence a toujours partie liée avec l'espérance. Mieux vaut se taire que d'en parler davantage !

Sœur Loyse MORARD, osb  
 Monastère Notre-Dame  
 5644 Ermeton-sur-Biert  
[www.ermeton.be](http://www.ermeton.be)